

опыми корпѣль; но сдѣлался ли онъ нѣхъ умнѣе, о томъ родовое преданіе не упоминаетъ. Одно лишь достоверно, что онъ, за оказанное несчастному потомку Фиделіусовъ челоуколюбіе, былъ съ избыткомъ вознагражденъ сознаніемъ собственной совѣсти и вѣрностію собачки покойника, которая, перенесла привязанность свою на особу новаго хозяина, пребыла съ того времени неоплучною его спутницею, и сдѣлалась пропопласкомъ длиннаго ряда разношерстныхъ дворянжекъ, коихъ порода донынѣ процвѣтаетъ въ семействѣ. Такимъ-то случаемъ родовое книгохранилище Коклоффовъ обогащено было неоцѣненными рукописями мудраго Линкумъ-Фиделіуса.

(Изъ Т. Р.)

Крѣпость.

ПОСЛѢДНЯЯ НАДЕЖДА.

Промелькнулъ за годомъ годъ,
И за цѣною дней минувшихъ
Улетѣла надежда блеснувшихъ
Лучезарный хороровъ.
Лишь одна изъ дѣвъ воздушныхъ
Заподала. — Сладкій взоръ,
Легкій шопонъ устъ радушихъ,
Твой небесный разговоръ,
Видиши мнѣ. Тебѣ охотно
Я вѣрюсь всей душой!
Тихо плавай падо мной,
Плавай, другъ мой неоплѣшной!
Всѣ исчезли: ты одна,
Ца лву, во время сна,
Навѣвасишь унышене.
Ты въ залогъ оспалася мнѣ,
Завтра, что онъ
Не случайное видѣнне;
Что приснятся и другимъ,
И зажгутъ лучемъ своимъ
Думъ высокихъ вдохновенне.

БИБЛИОГРАФІЯ.

ИНОСТРАННАЯ ЛИТЕРАТУРА.

VIE, POÉSIES ET PENSÉES. DE JOSEPH DELORME. (*Жизнь, стихотворенія и мысли Юсифа Делорма*). — Парижъ, 1829. (I. III. въ 16-ю д. л.)

LES CONSOLATIONS, poésies, par Sainte-Beuve.

(*Утѣшенія. Стихотворенія Сенип-Бѣва*). — Парижъ, 1830. (I томъ въ 18-ю д. л.)

Года два тому назадъ, книжка, вышедшая въ свѣтъ подъ заглавіемъ, Vie, poésies et pensées de J. Delorme, обратила на себя въ Парижѣ вниманіе Критиковъ и публики. Въмѣсто предисловія, романическимъ слогомъ описана была жизнь бѣднаго молодого Поэта, умершаго, какъ увѣрили, въ нищету и невѣстности. Друзья покойника предлагали публикѣ стихи и мысли, найденныя въ его бумагахъ, извиняя недостатки ихъ и заблужденія самого Делорма его молодостию, болѣзненнымъ состояніемъ души и физическими спрдачлми. Въ стихахъ оказывался необыкновенный талантъ, ярко освѣщенный спраннымъ выборомъ предметовъ. Никогда, ни на какомъ языкѣ голый сплннъ не изъяснялся съ такою сухою точностію; никогда заблужденія жалкой молодости, оставленной на произволъ спраспей, не были высказаны съ такою разочарованностію. Смотри на ручей, освѣщенный темными выпями дсревъ, Делорма думаетъ о самоубійствѣ, и вопиетъ какимъ образомъ:

Pour qui veut se noyer la place est bien choisie.
On n'aurait qu'à venir, un jour de fantaisie,
A cacher ses habits au pied de ce boucau,
Et, comme pour un bain, à descendre dans l'eau:
Non pas en furieux, la tête la première;
Mais s'asseoir, regarder; d'un rayon de lumière
Dans le feuillage et l'eau suivre le long reflet;
Puis, quand on sentirait ses esprits au complet,
Qu'on aurait froid, alors, sans plus trainer la fête,
Pour ne plus la lever, plonger avant la tête.
C'est la mon plus doux voeu, quand je pense à mourir.
J'ai toujours été seul à pleurer, à souffrir;
Sans un cœur près du mien j'ai passé sur la terre;
Ainsi que j'ai vécu, mourons avec mystère,
Sans fracas, sans clameurs, sans voisins assemblés.
L'alouette, en mourant, se cache dans les blés:
Le rossignol, qui sent défaillir son ramage,
Et la bise arriver, et tomber son plumage,
Passe invisible à tous, comme un écho du bois:
Ainsi je veux passer. Seulement, un . . . deux mois,
Peut-être un an après, un jour . . . une soirée,
Quelque pâtre inquiet d'une chèvre égarée,
Un chasseur descendu vers la source, et voyant
Son chien qui s'y lançait sortir en aboyant,
Regardera: la lune avec lui qui regarde
Éclairera ce corps d'une lueur blafarde,
Et soudain il fuira jusqu'au hameau, tout droit.
De grand matin venus, quelques gens de l'endroit,
Tirant par les cheveux ce corps méconnaissable,
Cette chair en lambeaux, ces os chargés de sable,
Mélant des quolibets à quelques sots récits,
Deviseront long-temps sur mes restes noirs,
Et les brouetteront enfin au cimetière;
Vite on clouera le tout dans quelque vieille bière,
Qu'un prêtre aspergera d'eau bénite trois fois;
Et je serai laissé sans nom, sans croix de bois!

У друга его, Виктора Гюго, рождается сынъ; Дес-
лоръ его привѣтствуетъ :

Mon ami, vous voilà père d'un nouveau-né;
C'est un garçon encor; le ciel vous l'a donné
Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère;
A peine il a coûté quelque plainte à sa mère.
Il est nuit; je vous vois... A doux bruit, le sommeil
Sur un sein blanc qui dort a pris l'enfant vermeil,
Et vous, père, veillant contre la cheminée,
Recueilli dans vous-même, et la tête inclinée,
Vous vous tournez souvent pour revoir, ô douceur!
Le nouveau-né, la mère, et le frère et la sœur,
Comme un pasteur joyeux de ses toisons nouvelles,
Ou comme un maître, au soir, qui compte ses javelles.
A cette heure si grave, en ce calme profond,
Qui sait, hors vous, l'abyme où votre cœur se fonde,
Ami? qui sait vos pleurs, vos muettes caresses;
Les trésors du génie épanchés en tendresses;
L'aigle plus gémissant que la colombe au nid;
Les torrents ruisselants du rocher de granit,
Et, comme sous les feux d'un été de Norwège,
Au penchant des glaciers mille fontes de neige?
Vivez, soyez heureux, et chantez-nous un jour
Ces secrets plus qu'humains d'un ineffable amour!

— Moi, pendant ce temps là, je veille aussi, je veille,
Non près des rideaux bicus de l'enfance vermeille,
Près du lit nuptial arrosé de parfum,
Mais près d'un froid grabat, sur le corps d'un défunt.
C'est un voisin, vieillard goutteux, mort de la pierre;
Ses nièces m'ont requis, je veille à leur prière.
Seul, je m'y suis assis dès neuf heures du soir.
A la tête du lit une croix en bois noir,
Avec un Christ en os, pose entre deux chandelles
Sur une chaise; auprès, le buis cher aux fidèles
Trempe dans une assiette, et je vois sous les draps
Le mort en long, pieds joints, et croisant les deux bras.
Oh! si, du moins, ce mort m'avait durant sa vie
Été long-temps connu! s'il me prenait envie
De baiser ce front jaune une dernière fois!
En regardant toujours ces plis raidés et droits,
Si je voyais enfin remuer quelque chose,
Bouger comme le pied d'un vivant qui repose,
Et la flamme bleuir! si j'entendais crier
Le bois de lit!... ou bien si je pouvais prier!
Mais rien: nul effroi saint; pas de souvenir tendre;
Je regarde sans voir, j'écoute sans entendre,
Chaque heure sonne lente, et lorsque, par trop las
De ce calme abattant et de ces rêves plats,
Pour respirer un peu je vais à la fenêtre
(Car au ciel de minuit le croissant vient de naître),
Voilà, soudain, qu'au toit lointain d'une maison,
Non pas vers l'orient, s'embrase l'horizon,
Et j'entends résonner, pour toute mélodie,
Des aboiements de chiens hurlant dans l'incendie.

Между сими болѣзненными признаціями, сими мечтами
печальныхъ слабостей и безвкусными подражаніями давно
осмѣянной поэзіи шарара Рюссара, мы съ изумленіемъ

находимъ стихотворенія, исполненныя свѣжести и чи-
стопопы. Съ какой меланхолической прелестію описы-
ваете оныя, напримѣръ, свою Музу!

Non; ma Muse n'est pas l'odalisque brillante
Qui danse les seins nus à la voix semillante,
Aux noir cheveux luisants, aux ongs yeux de houri;
Elle n'est ni la jeune et vermeille Péri,
Dont l'aile radieuse éclipserait la queue
D'un beau paon, ni la fée à l'aile blanche et bleue,
Ces deux rivales sœurs, qui, dès qu'il a dit oui,
Ouvrent mondes et cieus à l'enfant ébloui.
Elle n'est pas non plus, ô ma Muse adorée!
Elle n'est pas la vierge ou la veuve éplorée,
Qui d'un cloître désert, d'une tour sans vassaux,
Solitaire habitante, erre sous les arceaux,
Disant un nom; descend aux tombes féodales;
A genoux, de velours inonde au loin les dalles,
Et le front sur un marbre, épanche avec des pleurs
L'hymne mélodieux de ses nobles malheurs.

Non.— Mais quand seule au bois votre douleur chemine,
Avez-vous vu, là-bas, dans un fond, la chaumière
Sous l'arbre mort; auprès, un ravin est creusé;
Une fille en tout temps y lave un linge usé.
Peut-être à votre vue elle a baissé la tête,
Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête.
Elle eût pu, comme une autre, en de plus heureux jours
S'épanouir au monde et fleurir aux amours;
Voler en char; passer aux bals, aux promenades;
Respirer au balcon parfums et sérénades;
Ou, de sa harpe d'or éveillant cent rivaux,
Ne voir rien qu'un sourire entre tant de braves.
Mais le ciel dès l'abord s'est obscurci sur elle,
Et l'arbuste en naissant fut atteint de la grêle:
Elle file, elle coud, et garde à la maison
Un père vieux, aveugle et privé de raison.

Правда, что сію прелестную картину оканчиваетъ
онъ медицинскимъ описаніемъ чахотки; Муза его хар-
касъ кровью :

. une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poulmon meurtri.

Совершенѣйшимъ стихотвореніемъ изъ всего собра-
нія, по нашему мнѣнію, можно почесть слѣдующую
элегію, достойную стоять на ряду съ лучшими проза-
веденіями Андрея Шенье.

Toujours je la connus pensive et sérieuse;
Enfant, dans les ébats de l'enfance joyeuse
Elle se mêlait peu, parlait déjà raison;
Et quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure,
A dire qu'il fallait regagner la demeure;
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal;
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière

Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt elle eut quinze ans,
 Et sa raison brilla d'attraits plus séduisants:
 Sein voilé, front serain où le calme repose,
 Sous de beaux cheveux bruns une figure rose,
 Une bouche discrète au sourire prudent,
 Un parler sobre et froid, et qui plaît cependant;
 Une voix douce et ferme, et qui jamais ne tremble,
 Et deux longs sourcils noirs qui se fondent ensemble.
 Le devoir l'animait d'une grave ferveur;
 Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur:
 Elle ne rêvait pas comme la jeune fille
 Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille,
 Et du bal de la veille au bal du lendemain
 Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.
 Le coude à la fenêtre, oubliant son ouvrage,
 Jamais on ne la vit suivre à travers l'ombrage
 Le vol interrompu des nuages du soir,
 Puis cacher tout d'un coup son front dans son mouchoir.
 Mais elle se disait qu'un avenir prospère
 Avait changé soudain par la mort de son père;
 Qu'elle était fille aînée, et que c'était raison
 De prendre part active aux soins de la maison.
 Ce cœur jeune et sévère ignorait la puissance
 Des ennuis dont soupire et s'émeut l'innocence.
 Il réprima toujours les attendrissements
 Qui naissent sans savoir, et les troubles charmants,
 Et les désirs obscurs, et ces vagues délices
 De l'amour dans les cœurs naturelles complices.
 Maîtresse d'elle-même aux instants les plus doux,
 En embrassant sa mère, elle lui disait *vous*.
 Les galantes fadeurs, les propos pleins de zèle
 Des jeunes gens oisifs étaient perdus chez elle;
 Mais qu'un cœur éprouvé lui conta un chagrin,
 A l'instant se voilait son visage serain:
 Elle savait parler de maux, de vie amère,
 Et donnait des conseils comme une jeune mère.
 Aujourd'hui la voilà mère, épouse à son tour;
 Mais c'est chez elle encor raison plutôt qu'amour.
 Son paisible bonheur de respect se tempère;
 Son époux déjà mûr serait pour elle un père;
 Elle n'a pas connu l'oubli du premier mois,
 Et la lune de miel qui ne luit qu'une fois,
 Et son front et ses yeux ont gardé le mystère
 De ces chastes secrets qu'une femme doit taire.
 Heureuse comme avant, à son nouveau devoir
 Elle a réglé sa vie... Il est beau de la voir,
 Libre de son ménage, un soir de la semaine,
 Sans toilette, en été, qui sort et se promène
 Et s'assoit à l'abri du soleil étouffant,
 Vers six heures, sur l'herbe, avec sa belle enfant.
 Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
 Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
 D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel;
 Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi qui vois couler cette humble destinée
 Au penchant du devoir doucement entraînée,
 Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
 Qui consolent du bruit et reposent les yeux,

Sans le vouloir, hélas! je retombe en tristesse;
 Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
 Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
 Et je pense, ô mon Dieu! qu'il sera bientôt soir!

Публика и Критики горевали о преждевременной кончинѣ таланта, столь много общаваго, какъ вдругъ узнали, что покойникъ живъ и, слава Богу, здоровъ. Сенпъ-Бёвъ, извѣстный уже *Исторіей Французской Словесности въ XVI столѣтіи* и ученымъ изданіемъ Ронсара, вздумалъ подъ вымышленнымъ именемъ I. Делорма напечатать первые свои поэтическіе опыты, вѣроятно, опасаясь нареканій и строгости правительственной цензуры. Мистификація, столь печальная, своею веселою развязкою должна была повредить успѣху его стихотвореній; однако жъ повалъ школа съ воспоргомъ признала и присвоила себѣ новаго собрата.

Въ *Мысляхъ* I. Делорма изложены его мнѣнія касательно Французскаго стихосложенія. Критики хвалили вѣрность, ученость и новизну сихъ замѣчаній. Намъ показалось, что Делормъ слишкомъ много придаетъ важности нововведеніямъ такъ называемой *романтической* школы Французскихъ Писателей, которые сами полагаютъ слишкомъ большую важность въ формѣ стиха, въ цезурѣ, въ рифмѣ, въ употребленіи нѣкоторыхъ старинныхъ словъ, нѣкоторыхъ старинныхъ оборотовъ и п. п. Все это хорошо; но слишкомъ напоминаютъ гремушки и пеленки младенчества. Нѣтъ сомнѣнія, что стихосложеніе Французское самое своеправное, и смѣю сказать, несомнѣтельное. Чѣмъ, на примѣръ, оправдаете вы исключенія *éiatus* (hiatus), который Французскимъ унамъ такъ несшеринимъ въ соединеніи двухъ словъ (какъ: *a été, où aller*) и котораго они же ищутъ для гармоніи собственныхъ именъ: *Zaïre, Aglaé, Eléonore*. Замѣтимъ мимоходомъ, что закономъ о *éiatus* одолжены Французы Лапшникову *элизіуму*. По свойству Лапшникаго стихосложенія, слово, кончающееся на гласную, переноситъ се передъ другою гласною.

Буало замѣнилъ сіе правило закономъ объ *éiatus*:

Gardez qu'une voyelle à couvrir trop hâtée
 Ne soit en son chemin par une autre heurtée.

Во вторыхъ: какъ можно вѣчно рифмовать для глазъ, а не для слуха? Почему рифмы должны согласоваться въ числѣ (единствениомъ или множественномъ), когда произношеніе въ поэмѣ и въ другомъ одинаково? Однако жъ нововводители всего этого еще не коснулись; покушенія же ихъ едва ли счастливы.

Въ прошломъ году Сенпъ - Бёвъ выдалъ еще поэмѣ стихотвореній, подъ заглавіемъ: *Les Consolations*. Въ нихъ Делормъ являлся исправленнымъ совѣтами припеллей, людей степенныхъ и правдивныхъ. Уже онъ не опровергаетъ опчаянно утѣшній религій, но только тихо сомнѣвается; уже онъ не ходитъ къ Розѣ, но

признается иногда въ порочныхъ вожделѣніяхъ. Слогъ его также перебѣлся. Словомъ сказать, и вкусъ и нравственность должны быть имъ довольны. Можно даже надѣяться, что въ шрещемъ своемъ помъ Делормъ явится набожнымъ, какъ Ламаршинъ, и совершенно порядочнымъ человекомъ.

Къ несчастію должны мы признаться, что радуясь перемѣнѣ человека, мы сожалѣемъ о Поэтѣ. Бѣдный Делормъ обладалъ свойствомъ чрезвычайно важнымъ, недостающимъ почти всемъ Французскимъ Поэтамъ новѣйшаго поколѣнія, свойствомъ, безъ котораго нѣтъ истинной поэзіи, *т. е. искренности вдохновенія*. Нынѣ Французскій Поэтъ систематически сказалъ себя: *soyons religieux, soyons politiques*, а иной даже: *soyons extravagants*, и холодъ предначертанія, натяжка, принужденность отзываются во всякомъ его твореніи, гдѣ никогда не видимъ движенія мпущаго, вольнаго чувства, словомъ: гдѣ нѣтъ истиннаго вдохновенія. Сохрани насъ Боже быть поборниками безнравственности въ Поэзіи (разумѣемъ слово сіе не въ дѣтскомъ смыслѣ, въ коемъ употребляютъ его у насъ пѣкопорые Журналисты)! Поэзія, которая по своему высшему, свободному слойству не должна имѣть никакой цѣли, кромѣ самой себя, коими паче не должна унижаться до того, чтобы силою слова потрясать вѣчныя истины, на которыхъ основаны счастье и величіе человѣческое, или превращать свой божественный нектаръ въ любопытный, вознаглительный составъ. Но описывать слабости, заблужденія и страсти человѣческія не есть безнравственность, такъ какъ Анапомія не есть убійство; и мы не видимъ безнравственности въ элегіяхъ несчастнаго Делорма, въ признаніяхъ, раздирающихъ сердце, въ спѣшенномъ описаніи его страстей и безвѣрія, въ его жалобахъ на судьбу, на самого себя....

Р.

РУСКІЯ КНИГИ.

Повести и литературные отрывки, переведен. Г-мъ Полевымъ. Часть VI-я. — М. въ Университетъ типогр., 1830. (263 стр. въ 12-ю д. л.)

Эпо, кажется, заключительный помъ сихъ *Повестей и отрывковъ*, ибо всѣхъ помовъ обѣщано было шесть. Но почему знать? можетъ быть число ихъ скоро удвоится. Печаташь и перепечатываешь труды свои такъ легко и пріятно, низхожденіе Рускихъ чппателей такъ соблазнительно, что можно пуститься и еще на волю Божию. О достоинствѣ перевода и выборъ статей заботиться нечего: прочтуть, а если и нѣтъ, то по крайней мѣрѣ заплачуть деньги. Не одни

сборники переводовъ составляются, по видимому, съ подобнаго мысля или цѣлю: мы видимъ сборники великой величины, клочки изъ сочиненій чужеземныхъ Историковъ, Философовъ, Полипико-Экономистовъ и проч. и проч., переведенные часто безъ соблюденія смысла, перемѣшанные безъ цѣли и порядка и названные Исторіей народа. *Смѣлимъ Богъ владѣть!* говоритъ Руская пословица, которая, по нашему мнѣнію, не совсемъ справедлива, не попому, чтобы выражаемая ею мысль была ложная, но попому, что самое выраженіе оной неточно. Богъ владѣеть смѣлымъ только тогда, когда смѣлость оправдывается великодушіемъ или благородствомъ предпріянія; но если зависитъ, кичливоситъ или корыстные виды служатъ цѣлю предпріянія, котораго средствомъ предполагается одна только смѣлость; если человекъ дѣйствуетъ, такъ сказать, *огертя голову*; въ такомъ случаѣ пословица грѣшнѣе проинивъ шрещей заповѣди, пріема ямя Божіе все: ибо подобная смѣлость внушается не Богомъ, а какимъ-нибудь злымъ духомъ, достойнымъ собратомъ коварнаго Мефистофеля.

Шестая часть *Повестей и литературныхъ отрывковъ* заключаетъ въ себѣ нѣсколько статей довольно хорошихъ. Таковы повѣсти: *Пилгримъ (Якоба)*, *Катальнская гора* (Клаурена) и *Предвѣстница смерти*; такъ же *Разговоръ о счастіи* (Сея). Но зачѣмъ перепечатаны изъ Телеграфа, на прим., *Ученый споръ о дальскихъ локонахъ*, имѣвшій временное, журнальное достоинство, и театральные анекдоты, незанимательные и основанные по большей части на игрѣ словъ? Кто захочетъ ихъ перечитывать? Не худо бы также объяснить, съ какого языка на Нѣмецкій перевелъ Г-нъ Полевой *Нѣмецкіе каламбуры?* и спокуютъ ли они того, чтобы ихъ печатать снова?

О слогѣ *Переводовъ* Г-на Полеваго Литературнага Газета давно уже сказала свое мнѣніе, при которомъ и теперь оснается.



Логика, выбранная изъ Клейна А. Галичемъ. — С. П. бургъ, въ типогр. Александра Смирдина, 1831. (155 стр. въ 12-ю д. л. (*))

Небольшая сія книжка заключаетъ въ себѣ правила Логикъ, очищенные отъ всѣхъ школьныхъ излишествъ, бесполезныхъ и обременительныхъ для ума. Въ *Логикѣ* Клейна, обработанной Г. Галичемъ для преподаванія Рускому юношеству, правила ея изложены въ надлежащей послѣдовательности; они, такъ сказать, ощу-

(*) Продается въ книжн. магазинѣ Смирдина, у Сивяго моста. Цѣна экз. 3 руб.